

Jean L'Hôte

Meurtres à Marival



Meurtres à Marival



Du même auteur :

Poésie :

Tout... simplement tome I
(septembre 2003)

Tout... simplement tome II
(décembre 2003)

Tout... simplement tome III
(novembre 2004)

Fiction :

Jetta 2
(novembre 2005)

*

Le retour d'Ingrid
(publié chez Edilivre)
puis une première suite

Le retour d'Aurore
(publié chez Edilivre)

Jean L'Hôte

Meurtres à Marival



Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3450-0

Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Précision de l'auteur :

*Tous les personnages (noms, surnoms,
descriptions, fonctions, etc. ...)
mis en scène dans cet ouvrage
sont entièrement fictifs.*

*Toute ressemblance avec des personnes existantes
ou disparues ne peut être que pure coïncidence.*

I

Depuis qu'Aurore et Philippe sont revenus à la ferme en annonçant qu'ils allaient vivre ensemble, la vie a repris son cours normal.

Émilie, l'aînée de Philippe, et Olivier, son mari, sont fort occupés par les travaux agricoles de leur ferme, ainsi que par l'agrandissement de leur habitation. Leur petite Stéphanie, une brune aux yeux verts, grandit avec un caractère de fille unique et gâtée.

Margot, la cadette de Philippe, et Ludovic, son mari, s'affairent en permanence dans leur ferme. Leur petit Quentin, un blond aux yeux bleus, grandit sans difficulté.

Le matin, Philippe est mobilisé pour garder ses deux petits-enfants. Pendant ce temps, Aurore fait tout ce qu'elle peut pour soigner gratuitement les maux des habitants de la région.

L'après-midi, en tant que mamie, elle prend la suite de Philippe, trop indispensable à José, ancien ouvrier agricole, et à Jean, ancien brigadier-chef de la gendarmerie, pour participer à leurs parties acharnées de jeu de cartes.

Avec cette routine qui satisfait tout le monde, les jours défilent rapidement.

II

Deux ans viennent de passer. Il est 16 heures.

Dans la salle de jeux, autour d'une table sur laquelle repose un tapis de feutrine verte, José, Jean et Philippe jouent au Tarot. Philippe vient de prendre avec un superbe jeu. Il retire huit cartes de sa main, puis les dépose devant lui, sur le tapis. José et Jean attendent qu'il termine son écart. C'est le silence total. Soudain, la porte s'ouvre. Margot et Émilie pénètrent dans la salle et se dirigent vers leur père.

– Papa, ce n'est plus possible ! Il faut faire quelque chose contre cette andouille de Marcoup¹ ! Il vient encore de faire labourer un chemin par son ouvrier !

– Voyons, mes filles, vous ne voyez pas que nous sommes occupés ? Ce n'est pas le moment de nous ennuyer avec vos histoires de chemin.

Après un clin d'œil complice, José et Jean, qui trouvent là une bonne occasion d'annuler cette partie qui risque de leur coûter cher, lancent, l'un après l'autre :

¹ *Le maire de Marival.*

– C’est vrai, les filles, votre père devrait faire quelque chose !

– Il devrait se présenter comme maire !

Puis ils jettent leurs cartes sur le tapis, au grand dam de Philippe.

– Vous êtes des tricheurs ! Pour ne pas perdre, vous prenez fait et cause pour mes filles, mais vous, vous en moquez bien de ce chemin cultivé ! Mauvais joueurs !

– Mon père a raison, reprend aussitôt Margot. Vous n’aviez pas à jeter vos cartes. Payez-lui comme si vous aviez perdu !

– Oh là, la fille gâtée ! On n’a pas demandé un arbitre. Pourquoi viens-tu ennuyer ton père ? Ton bonhomme, à quoi sert-il ? lui répond Jean.

– Mon bonhomme, il est comme moi, il en a assez de toute cette illégalité. On laboure les chemins, on vole le bois de la commune, on cultive les terres, sans payer de location, etc...., etc.... Vous, l’ancien gendarme, vous le saviez, et vous n’avez jamais rien fait pour que cela s’arrête ! lui répond Margot.

– Si le maire ne dit rien, la gendarmerie ne peut rien faire, lui répond Jean.

– C’est trop facile, comme excuse. Je croyais que la loi était la même pour tous.

– Laisse, Margot, tu vois bien que ces retraités se moquent de nos problèmes, et qu’ils ne pensent qu’à se passer le temps. Viens, laissons-les jouer puisqu’ils ne sont plus bons qu’à cela, lui dit Émilie, en la prenant par la main.

Les deux filles sortent et claquent la porte derrière elles. Intriguée par le bruit, Aurore, qui se reposait dans le salon, se précipite dans le couloir.

– Vous étiez là ? Que se passe-t-il ? Pourquoi avez-vous claqué la porte ? Vous avez fait peur à vos deux petits.

– Excuse-nous, Aurore, mais ton ami ne veut pas nous aider. Il se moque de nos problèmes, répond Émilie.

– Tout d’abord, je vous rappelle que mon ami est votre père, et je n’accepte pas que vous disiez cela de lui. Depuis que je suis avec lui, je peux vous assurer qu’il a toujours fait tout ce qu’il a pu pour vous. Ensuite, même s’il n’a pas répondu favorablement à votre demande, ce n’est pas une raison pour claquer la porte. Enfin, je vous signale que vous manquez de diplomatie. On ne dérange jamais un homme lorsqu’il s’amuse, si l’on veut obtenir de lui une réponse favorable. Mettez-vous bien cela dans la tête, mes enfants. Vous ne le savez pas encore, à votre âge ?

– On s’en souviendra et merci pour ton conseil, mais pourrais-tu lui glisser un mot, lorsqu’il sera dans de bonnes dispositions pour ne rien te refuser ? relance Émilie.

– Je vous vois venir. Je suppose que vous voulez que je lui en parle au lit ? C’est comme cela que vous faites avec vos maris ?

– Ça marche à tous les coups, avec le mien, lâche Margot.

– Moi, pas toujours, mais tu ne risques rien d’essayer.

– C’est vrai, mais tout d’abord, expliquez-moi votre problème. Vous lui aviez peut-être demandé quelque chose d’impossible à réaliser ?

– Non, lui répond Margot, nous voulions simplement qu’il devienne maire.

– Attendez ! Je crois rêver. Vous voulez que votre père devienne une mère ?

– Pas une mère, mais un maire ! Aurore, tu te moques de nous !

– Bien sûr. J’avais bien compris que vous aimeriez qu’il prenne la place de Marcoup.

– Ce mec-là est un incapable, il laisse tout faire, et en plus, il vole la commune. Cela ne peut plus durer ! Il faut absolument le virer et le remplacer par quelqu’un d’honnête, reprend Émilie.

– Vous croyez que votre père est celui-là, et qu’il accepterait de perdre ses petites habitudes de retraité, juste pour vous faire plaisir ?

– Papa est serviable et n’a jamais volé un centime à personne, reprend Margot.

– À vous entendre, on pourrait croire que c’est un petit saint.

– Bon, c’est vrai, il a quitté maman pour aller avec d’autres femmes, mais cela a parfois du bon puisque tu as été contente de le trouver. Tu ne crois pas ? lâche Émilie.

– C’est vrai qu’il est honnête et généreux. Et puis, après tout, cela ne lui ferait pas de mal de reprendre un peu de responsabilités. J’ai l’impression que depuis quelques semaines, il commence à tourner en rond. Vous avez raison, je vais lui mettre cette idée en tête.

Elles se précipitent sur Aurore et l’embrassent.

Quelques secondes plus tard, on frappe à la porte d’entrée. Margot s’approche de la fenêtre, lève le rideau et annonce :

– C’est une voiture de la gendarmerie. Ils viennent te chercher, Aurore, tu as sans doute encore fait un excès de vitesse, avec ta « Porsche ».

– Fais-les entrer, ils viennent sans doute voir ton père.

– Il va à nouveau râler, si c'est pour lui, lâche Émilie.

La porte est ouverte, le capitaine Ravigo apparaît.

– Bonjour mesdames. Que se passe-t-il dans votre village ? L'armée barre la route et pour passer, il faut montrer patte blanche.

– C'est comme cela deux fois par an, pendant quinze jours. Ce sont les militaires du camp de Rumipes qui effectuent des manœuvres. Ils notent toutes les entrées, toutes les sorties, le numéro d'immatriculation du véhicule, le nombre et le sexe des personnes à bord. Je ne vois pas à quoi cela peut servir, mais enfin, cela les occupe.

– Je suppose que c'est pour avoir des données en cas de vol ou de sabotage de leur matériel. J'aimerais rencontrer Philippe, est-il ici ?

– Oui Arsène, entre, je vais te conduire. Il est avec Jean et José pour leur traditionnelle partie de cartes. Il va être heureux de te voir, lui répond Aurore, devant les yeux inquisiteurs des deux filles.

Elle s'approche de lui, lui serre la main, l'entraîne jusqu'à la porte de la salle de jeux, ouvre celle-ci, puis annonce :

– Je vous amène un quatrième joueur, vous allez être contents, cette fois-ci !

Les trois têtes se lèvent et se tournent vers l'entrée.

– Arsène ! Quelle bonne surprise ! Cela faisait longtemps que l'on ne t'avait pas vu, approche ! lance Philippe.

– Je vous laisse entre hommes, mais méfie-toi Arsène, je les soupçonne de tricher.

– Ne t'en fais pas Aurore, je ne suis pas venu pour jouer, mais pour leur dire un petit bonjour.

– Ah ! J'espère que tu ne vas pas encore lui demander de participer à une de tes enquêtes ?

– Je te rassure, je ne viens pas pour te le prendre, ton Philippe, il est trop vieux, maintenant.

– Trop vieux ! Trop vieux ! Si c'est pour me dire cela que tu es venu ici, tu pouvais passer devant la maison sans t'arrêter, lui lance Philippe, légèrement vexé.

Aurore s'approche de lui et l'embrasse.

– Ne t'en fais pas, pour moi tu es toujours aussi jeune qu'au premier jour où nous nous sommes rencontrés. Il n'y a que les célibataires qui vieillissent.

Philippe ne répond pas. Il l'embrasse de nouveau puis lui dit :

– Laisse-nous ma chérie, Arsène n'est pas en retraite, il vient sans doute pour le travail.

Aurore s'éloigne et ferme la porte derrière elle.

– Alors Arsène, qu'est-ce qui t'amène ?

– Je viens de rendre une visite de courtoisie à ton maire, et je me suis dit que c'était l'occasion de passer pour discuter avec toi. Je ne m'attendais pas à rencontrer ici le chef Duroc², mais j'en suis également heureux. Quant à vous monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je suis enchanté de vous rencontrer.

– Merci capitaine. Je suis comme ces deux zouaves, un retraité. Je travaillais à la ferme de Philippe. Voulez-vous que je vous laisse discuter avec eux ?

² C'est Jean, ancien brigadier-chef.

– Nullement, vous pouvez rester, mon ami.

Philippe, je viens d'être informé d'une nouvelle disparition de femme. C'est la deuxième en un an, dans cette région. Les deux étaient des prostituées qui exerçaient leur métier dans les environs de Varicourt. La première habitait à Rethel, la seconde, à Pauvres. Elles ne sont pas rentrées à leur domicile, personne ne les a revues, elles n'ont pas été accidentées, ne sont pas sorties du territoire, et les corps n'ont pas été retrouvés. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons aucun indice qui pourrait nous mettre sur une piste. J'aimerais savoir si tu as eu à résoudre un cas similaire, durant ta longue carrière ?

– Je me doutais bien que tu n'étais pas là simplement pour me dire bonjour, mais ça ne fait rien, tu as bien fait de venir. Durant ma carrière, j'ai eu ce cas une fois, il y a environ dix ans. Huit femmes, également des prostituées en exercice, avaient été signalées disparues, à la cadence moyenne de une par mois. Ce n'était pas uniquement dans notre région, c'était dans toute la France, le long d'un axe nord-sud. Après maintes surveillances sur le lieu de travail de ces dames, et avec une énorme chance, nous avons réussi à serrer l'assassin. C'était un routier. Il venait d'un pays scandinave, traversait notre pays et allait livrer la marchandise au Portugal. Dans le cas que tu viens de nous exposer, si l'assassin est revenu deux fois au même endroit pour commettre son forfait, à mon avis, ce ne doit pas être un transporteur, ou alors, il jouerait avec le feu et serait complètement débile. Je pense plutôt que c'est un maniaque local, et qu'il sera plus facile de le pincer en exerçant des surveillances dans les zones d'activité de ces prostituées.

– Tu viens de me dire que vous aviez arrêté cet assassin, avec une énorme chance. De quoi s’agit-il exactement ?

– Grâce à Interpol, nous avons appris que d’autres cas similaires avaient été signalés en Espagne et en Belgique. L’implantation des villes et la cadence quasi régulière des disparitions nous avaient logiquement fait concentrer nos recherches sur des véhicules effectuant ce trajet, à une date fixe. Des milliers de camions avaient été contrôlés sans succès, mais c’est en examinant les enregistrements des caméras de surveillance des parkings des restaurants que nous avons constaté que le même camion était à chaque fois là, le jour de la disparition. Sa plaque d’immatriculation nous a permis de lancer une recherche internationale. Il s’est fait pincer à l’entrée de Charleville.

– Il a avoué sans difficulté ? demande Jean.

– Nous avons découvert dans sa cabine une paire de menottes et une boucle d’oreille. La scientifique avait relevé quelques cheveux ainsi qu’un morceau d’agrafage de soutien-gorge. Après vingt-quatre heures d’interrogatoire, il a avoué. Il faisait monter une prostituée dans sa cabine, l’emmenait, s’arrêtait dans un endroit désert, la menottait, la déshabillait, l’étouffait avec ses vêtements, puis, après avoir lesté le corps avec un bloc de béton qu’il avait pris soin d’emporter au départ de chaque voyage, il balançait celui-ci dans un canal, une rivière ou un fleuve des environs.

– Depuis, a-t-on retrouvé ces corps ?

– À ma connaissance, deux seulement, lors du curage d’un canal.

– A-t-il dit pourquoi il faisait cela ?

– C’était un détraqué. Ce n’était pas pour avoir des rapports avec les femmes, mais pour se venger de son infirmité sexuelle. Il était jaloux de les voir gagner leur vie grâce à leurs charmes. De toute façon, ça ne peut pas être de nouveau lui, il s’est pendu dans sa cellule, juste avant son jugement.

– Il a bien fait ! Ça coûtera moins cher à la société, lâche José.

Les trois hommes le regardent, surpris. Quelques secondes plus tard, Jean lance au capitaine :

– Vous êtes allé voir le sieur Marcoup. Savez-vous que Philippe va bientôt prendre sa place ?

– Tant mieux ! C’est la première fois que je le rencontre, et j’ai constaté que cet homme est froid, fuyant, une girouette. On ne sait pas ce qu’il pense, et en plus, il n’aime pas les militaires. Je ne lui fais pas confiance. Comment a-t-il pu être mis à la tête d’une commune ? Lorsque tu seras maire, Philippe, je pourrai te demander quelques petits services, sans en rendre compte à Aurore, c’est formidable !

– Oh là ! Attendez tous, je n’ai jamais dit que j’allais me présenter au conseil. Je pense que mes filles, mes gendres et Aurore vont tout faire pour me décider, mais je connais trop les ennuis de cette charge pour l’accepter.

– En vieillissant, deviendrais-tu un peu fainéant, lieutenant ? lui envoie le capitaine.

– Pas qu’un peu, à mon avis, beaucoup, poursuit Jean.

– Dites-voir, vous deux, pouvez-vous me dire combien vous a donné Aurore pour me lancer de telles piques ?

Puis, se tournant vers José, il lui dit :

– Toi, tu ne dis rien ?

– Non Philippe, j’écoute, mais je suis de leur avis, vous n’avez pas le droit de vous dégonfler, vous feriez un bon maire.

– Tu es encore pire qu’eux ! Ce n’est pas possible ! C’est un coup monté ! Alors maintenant, si je ne me présente pas, je suis un dégonflé ?

– Diriger une commune, même petite, c’est mieux que de croupir dans une pièce en jouant aux cartes, tu ne crois pas ? lui envoie de nouveau le capitaine.

– Dites ce que vous voulez, mais je peux vous assurer que jamais je ne serai maire de ce village. Tu prendras bien un petit whisky avec nous ?

– Un petit, juste pour te faire plaisir.

Philippe va chercher un verre, verse une dose dans celui-ci, dans le sien, dans celui de ses amis, puis y dépose des glaçons, et annonce :

– Buvons à notre santé, mes amis.

– Et à notre futur maire ! poursuivent, en cœur, Jean et José, sous le regard amusé du capitaine.

Quelques minutes plus tard, celui-ci quitte la salle de jeux, accompagné par Philippe.

– Arsène, tu prendras bien une petite part de galette ardennaise, avant de partir ? lui lance Aurore.

– Volontiers, je l’adore, et en plus, je constate qu’elle a été confectionnée par la maîtresse de maison.

Il saisit une part sur le plateau tendu par Aurore, la déguste, puis dit :

– Mes félicitations, elle est excellente.

Aurore esquisse un léger sourire, puis s’éloigne vers la cuisine avec le reste. Philippe la regarde faire, surpris.

– Arsène, tu es drôlement gâté. J’aurais bien aimé aussi en avoir un morceau, mais je vois que ce n’est pas le cas. Que se passe-t-il ?

– À mon avis, ce n’est que le début de ce qui risque de t’arriver, si tu refuses de te présenter au conseil municipal. Tu ne pourras pas lutter éternellement contre trois femmes. Si tu veux conserver ton petit confort, et de bonnes relations avec elles, écoute-les, inscris-toi sur la liste, et tu auras la paix à la maison. C’est le conseil d’un ami.

– Il n’en est pas question. De toute façon, j’en aurai une part ce soir, après le repas, lui répond Philippe.

Quelques secondes plus tard, Aurore revient vers eux, tenant dans ses mains le reste de la galette emballé dans du papier aluminium.

– Tiens, prends le reste, tu pourras le déguster ce soir.

– Oh non ! Il y en a trop. Tu devrais en garder un morceau pour Philippe, je crois qu’il l’adore aussi, lui répond Arsène.

– Ne t’inquiète pas pour moi, je sais qu’elle en fait toujours cuire deux, en même temps.

– C’est vrai, mais tes filles viennent de se partager la deuxième. Tu n’as pas de chance, mon ami. Va retrouver tes copains de jeu qui t’attendent, je vais accompagner Arsène jusqu’à son véhicule, lui répond Aurore.

Alors que Philippe reste immobile, stupéfait par la réaction de sa compagne, d’habitude toujours aux petits soins pour lui, elle entraîne Arsène. En ouvrant la porte du véhicule, celui-ci lui demande :

– Dans quelle région es-tu née ?

– Je suis ardennaise et fière de l’être. S’il ne sait pas ce que cela veut dire, il va l’apprendre à ses dépens.

– Tu as raison, et je t’approuve. Cela ne lui ferait pas de mal de reprendre une petite activité. Merci encore pour la galette, au revoir, et à un de ces jours.

La voiture s’éloigne, Aurore rentre.

– Tu n’es pas encore avec tes amis ? Qu’attends-tu ? lance-t-elle à Philippe qui n’a pas bougé.

– Pourquoi ne m’as-tu pas gardé un morceau de galette ? Tu sais pourtant que je l’adore.

– Tes filles étaient tellement déçues par ton comportement que je les ai consolées en leur donnant la galette qui t’était destinée. Que veux-tu ? Il fallait bien que je fasse quelque chose pour elles. Je te signale que si tu restes là plus longtemps, tu vas te faire attraper par Jean et José.

Elle retourne à la cuisine, il retourne jouer.

– Bon, après cet intermède, je sens que je vais vous mettre une bonne dérouille, annonce Philippe.

– Ça tombe mal, il est déjà tard, et j’ai promis à Geneviève³ de rentrer de bonne heure. On remettra cela à demain, si elle n’a pas prévu de faire des courses, ajoute Jean.

– Bon, j’ai compris, vous vous êtes tous ligüés contre moi. Vous voulez que je me présente aux élections ? D’accord ! Je vais de ce pas aller m’inscrire sur la liste, mais je ne m’en fais pas, même si je suis élu, je ne serai jamais maire. Ici, il faut être né au village, et agriculteur, pour être choisi parmi les onze conseillers municipaux.

³ *Son épouse.*

– À cette heure-ci, le secrétariat de mairie est encore fermé. Puisque tu es revenu dans de bonnes dispositions, nous pouvons faire de nouvelles parties, en attendant, lance Jean.

– Et Geneviève ?

– Je viens de me souvenir qu'elle était partie chez Marie-Agnès⁴, cela ne peut pas mieux tomber.

– Tiens ! Le vent a changé de sens, lui répond Philippe, en le regardant d'un air moqueur.

Les parties de cartes reprennent et se poursuivent jusqu'à dix-sept heures. Jean, qui surveillait la vieille comtoise, lance soudain :

– C'est fini, il est l'heure d'arrêter. Monsieur le futur maire doit aller en mairie pour s'inscrire, s'il veut être élu conseiller municipal.

Les cartes sont rangées, les joueurs se lèvent et quittent le local. Aurore les regarde sortir.

– Vous semblez tous pressés, que vous arrive-t-il ?

– Comme, de temps en temps, je commence à m'ennuyer, j'ai décidé de me battre contre cet abruti de maire qui ne respecte pas la loi. Un ancien gendarme ne peut pas accepter cela. Je vais donc m'inscrire sur la liste des candidats, répond Philippe.

– Nous aussi, lancent à leur tour Jean et José.

– Eh bien ! Puisque c'est comme cela, à votre retour, vous garderez les enfants, j'irai aussi m'inscrire, et en passant, j'irai convaincre tes filles et leur mari d'en faire autant. Plus il y aura de conseillers de notre côté, plus tu auras de chance de passer maire, mon chou.

Jean se retourne vers Philippe et lui lâche :

⁴ *Leur fille.*

– C’est vrai que si nous sommes tous élus, tu as toutes les chances d’être sélectionné, même si tu n’es pas né ici.

– Pour fêter cela, je vais préparer deux bonnes galettes ardennaises, poursuit Aurore.

*
* *

Les trois hommes quittent la maison, se dirigent vers la mairie et y entrent.

– Oh là ! Les retraités sont de sortie, lance le secrétaire de mairie.

– C’est rare, mais cela arrive. Tu vois, mon petit Pivert, on vient s’inscrire pour l’élection des conseillers municipaux. On en a marre d’avoir des incapables à la tête de la commune et on a décidé de tout faire pour prendre leurs places, lui répond Jean.

– Vous avez raison, et je vous approuve. Cela va être dur. Vous n’ignorez pas qu’ils sont tous la main dans la main pour s’accaparer les biens de la commune, mais si vous montez bien votre affaire, vous y arriverez. Ils se croient doués, mais en réalité, ils ne sont bons qu’à cultiver leurs champs, et encore, pour certains ce n’est même pas le cas.

– Tu as bien une petite idée de ce qu’il faudrait faire pour avoir une chance de les battre ? lui demande Philippe.

– La majorité des électeurs inscrits ne vient pas voter. Ici, tout le monde sait que seul un agriculteur a une chance d’être maire. Je vous suggère donc de rendre visite à ceux qui ne se déplacent pas le jour du vote, et leur expliquer ce que vous cherchez à faire. Si

vous arrivez à les convaincre de voter pour vous, vous passerez, c'est certain.

– D'accord, mais peux-tu nous donner la liste de ceux qui ne viennent pas voter ?

– Je n'en ai pas le droit, mais comme votre action me plait, si l'un de vous passe dans le bureau d'à côté, il trouvera cette liste sur la photocopieuse. En la déposant sur la vitre et en appuyant sur le gros bouton vert, il y a de grandes chances pour qu'une copie en sorte. Faites vite, le maire ne va pas tarder à venir.

– J'y vais, sortez et retenez Marcoup, s'il arrive, lance aussitôt Philippe.

Trente secondes plus tard, il revient.

– Merci, Pivert, tu nous rends un grand service. En quittant le secrétariat, passe à la maison, Aurore sera heureuse de te servir une part de galette.

– Cela tombe bien, je voulais la rencontrer pour un petit problème de santé.

– Alors, à ce soir, et merci encore.

Il sort de la mairie, rejoint ses deux amis, puis tous trois reviennent à la maison.

– Ma chérie, nous venons de marquer un point pour les élections. Pivert est avec nous. En quittant le secrétariat, il viendra déguster ta galette.

– Tant mieux. J'ai contacté tes filles. Elles iront aussi s'inscrire avec leur mari, puis ils reviendront tous manger ici, ce soir. Les galettes sont encore dans le four. Surveille-les, ainsi que les enfants. Je vais m'inscrire.

Elle s'éloigne de la maison. Philippe prend Quentin sur ses genoux, Jean attrape Stéphanie, José les regarde et lance :

– Et moi, je sers à quoi ?

– Surveille les galettes, et ne les laisse pas griller si tu ne veux pas voir Aurore en furie.

Dix minutes plus tard, Aurore est de retour.

– Dis donc ! Tu n’as pas traîné, lance Philippe.

– Lorsque je suis entrée, le secrétaire était en grande discussion avec Marcoup. Dès qu’il m’a aperçue, ce trouillard s’est esquivé dans le bureau voisin, sans dire un mot. Pivert m’a regardée, m’a sourit et m’a dit bonjour tout naturellement. Il a inscrit mon nom sur la liste qu’il tenait, s’est levé, m’a raccompagnée à la porte en me glissant à l’oreille : « Il est furieux. À tout à l’heure, madame ».

– Tu penses, en voyant nos noms sur la liste, il a de quoi se faire des cheveux blancs. Quand il va apprendre que tu venais aussi pour t’inscrire, il va faire une crise cardiaque. Avec tout le bien que tu fais autour de toi, tu es sûre d’arriver en tête des résultats... et nous nous mettrons tous d’accord pour te placer à la tête du conseil, lui répond Philippe.

– Oui, et comme cela, tu continueras à te rouler les pouces. Nous ne sommes pas encore à Noël, tu peux toujours rêver. Tu seras désigné, et tu feras le travail de maire. Cela fera bouger tes neurones !

– Bravo ! lancent Jean et José qui les observaient avec amusement, sans dire un mot.

Aurore se retourne et lâche :

– Les galettes sont sorties ?

José se précipite à la cuisine, ouvre le four, enfile un gant isolant, sort la première, puis la deuxième, revient et annonce :

– Heureusement que j’étais là, un peu plus, elles brûlaient.

La réflexion fait rire l'assemblée, malgré les yeux réprobateurs d'Aurore.

– Mes amis, j'aime être en votre compagnie, mais Geneviève doit être rentrée, et elle risque de s'impatienter. Je vais lui annoncer la grande nouvelle. Bonne soirée, et à demain, annonce Jean.

– Au revoir, Jean. Embrasse-la pour nous, lui répond Aurore.

Il quitte la maison, Aurore retourne à la cuisine, Philippe et José jouent avec les enfants. Un quart d'heure plus tard, les parents de Quentin et Stéphanie entrent.

– Maman ! Papa ! Lancent les jeunes qui se précipitent vers eux.

Après quelques embrassades, les adultes se retrouvent dans le salon, un verre à la main.

– Marcoup est vert, lance Olivier. Lorsqu'il nous a vu entrer tous les quatre, il nous a bousculés pour sortir, et il est parti sans dire un mot.

– Il a dû en attraper une diarrhée, lui répond Philippe. En tout cas, actuellement, il y a neuf inscrits, Marcoup et nous. Il serait bon de faire inscrire d'autres personnes, celles que les agriculteurs considèrent comme des étrangers. Cela permettrait à ces braves gens de faire voter leur famille, pour eux... et pour nous, naturellement, en rayant ceux du conseil actuel.

– Je connais bien le jeune de la caravane. J'ai dépanné plusieurs fois son vieux Citroën. Un jour, il m'a dit qu'il ne pouvait pas sentir les « Culs terreux du village ». Sur le coup, je me suis senti un peu vexé, mais en l'écoutant, j'ai compris qu'il avait raison, et nous sommes restés en bon terme. J'irai le voir demain matin. Je lui expliquerai ce que nous

voulons faire contre le conseil actuel, et je lui demanderai de s'inscrire avec nous. Sa femme, lui, ses parents, cela ferait toujours quatre voix de plus dans notre camp, lance Ludovic.

– Les deux couples d'étudiants qui se sont installés dans « La Ferme des pigeons » ne peuvent pas sentir Marcoup. Je suis sûr de ramener quatre voix supplémentaires, poursuit Olivier.

– Je vais rendre visite aux mères dont les enfants prennent le bus, pour aller à l'école. Je vais leur rappeler que celle du village a été fermée sur demande de Marcoup et de ses deux adjoints, renchérit Margot.

– Tu as raison, ma fille. Annonce aussi que si nous sommes élus, nous ferons tout pour rouvrir une classe. Il y a assez d'enfants dans le village pour le faire, et je connais bien l'inspecteur d'académie, c'est un de mes amis, lance à son tour Philippe.

De mon côté, je rendrai visite au châtelain. C'est un érudit. J'ai discuté plusieurs fois avec lui. Il a fait partie du conseil pendant six ans. Il a été dégoûté de voir comment le maire et ses deux acolytes magouillaient et transgressaient la loi, à leur profit. Il avait tout fait pour les maintenir dans le droit chemin, mais les décisions acceptées en conseil n'étaient jamais respectées. Le compte rendu rédigé par le maire ne reprenait que les décisions favorables aux agriculteurs, les autres étaient omises. Il a préféré ne pas se représenter pour ne pas cautionner ces malversations. Il connaît du beau monde, et il est ouvert à la discussion.

Et toi, ma chérie, que vas-tu faire pour nous aider dans cette campagne ?

– Rien de plus que d’habitude. Je vais continuer à faire le bien autour de moi, en rendant visite et en soignant gratuitement les malades et les personnes âgées, mais exceptionnellement, en les quittant, je leur glisserai à l’oreille que si je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour les aider, en échange, j’aimerais bien qu’ils m’aident à remplacer ce conseil municipal qui ne fait rien pour eux.

– C’est parfait, c’est un petit chantage déguisé, mais, comme on dit souvent, la fin justifie les moyens, répond Philippe.

– Avant que l’on se retourne vers moi pour me demander ce que je vais faire, je vous précise que je suis d’accord pour faire l’appariteur et le garde-champêtre, bénévolement, ce qui remettra un peu d’animation dans le village, et les habitants seront heureux d’être informés. Cela ne sera plus une information réservée aux amis, comme actuellement, lance José.

– Bonne initiative, José, lui répond Margot. J’ai un gros tambour et deux baguettes dans notre grenier. Je vais les nettoyer et je vous les apporterai. Les enfants seront heureux de vous suivre, et ça rappellera le bon vieux temps aux anciens.

Un véhicule arrive dans la cour. Philippe regarde par la fenêtre.

– C’est Pivert.

Il se dirige vers la porte, ouvre, et le fait entrer.

– Mes amis, j’ai de bonnes nouvelles. Marcoup a peur. Il sent qu’il ne sera pas réélu. Il m’a demandé de venir demain pour mettre de l’ordre dans toute la paperasse qu’il laisse traîner, sans y répondre. Il m’a avoué qu’en apprenant que vous vous étiez déjà

inscrits à huit, ses deux adjoints avaient décidé de ne pas se représenter, par peur de prendre une déculottée. Même s'il amadoue d'autres agriculteurs, ils auront du mal à être six pour avoir la majorité au conseil. Il faut tout de même rester prudent, car, à Marival, les élections sont souvent truquées. Je ne peux pas vous en dire plus, mais le châtelain a découvert comment ils font, et il serait bon de le rencontrer. Voilà pour aujourd'hui. Pourrais-je discuter avec vous, en privé, madame Aurore ?

– Suivez-moi, monsieur Pivert.

Ils s'éloignent et s'enferment dans la pièce réservée aux consultations.

Dix minutes plus tard, ils en ressortent.

– Attendez, je vais vous donner une part de galette que vous pourrez déguster avec votre épouse. Dommage que vous n'habitez pas dans notre village, je vous aurais demandé de voter pour nous, lui lance Aurore.

– Ne vous en faites pas pour cela. Demain, j'irai rendre visite à mes parents et beaux-parents. Ils ne vont plus voter depuis fort longtemps, mais je vais les décider à le faire pour vous, quitte à aller les chercher et à les emmener le jour du vote. Je ferai aussi un peu de publicité cachée, lors de mes permanences, car, avant le vote, quelques anciens viennent me demander pour qui il est préférable de voter. Je vous remercie encore pour tout, et je vous laisse en famille. Au revoir madame, au revoir messieurs.

– Bonsoir monsieur Pivert, lui répond toute la famille.

*

* *

Les jours suivants, Aurore, Émilie, Margot, Ludovic et Olivier ne ménagent pas leur peine pour effectuer la tâche qu'ils s'étaient attribuée.

Philippe a rencontré le châtelain. Il était heureux d'apprendre que le village allait enfin se révolter contre la tyrannie de Marcoup. Il a expliqué à Philippe comment les scrutins étaient truqués, et ce qu'il fallait faire pour éviter de se faire voler des voix, mais il n'a pas accepté de revenir au conseil.

À la surprise générale, José a inauguré le tambour en annonçant dans les rues que le bureau de vote serait ouvert le dimanche de huit heures à dix-huit heures, sans interruption. Il fut suivi par les enfants, et fort applaudi par les anciens sortis sur le pas de leur porte.

*

* *

Le dimanche arrive. C'est le grand jour pour tous les candidats. Dix-huit sont inscrits sur la liste unique. Onze seulement seront élus. Dans un dernier sursaut, pour sauver sa place, Marcoup a inscrit quatre couples d'amis, sur la liste. Le résultat risque d'être serré. D'un côté, la famille et les amis de Philippe, plus le jeune de la caravane, soit neuf, de l'autre, Marcoup et ses amis, soit neuf aussi.

À huit heures précises, la porte du bureau de vote est ouverte. Marcoup et un de ses amis sont derrière la table sur laquelle repose l'urne.

Philippe entre avec sa fille Margot. Le maire et son acolyte les regardent sans dire un mot.

– Bonjour messieurs, lancent ensemble Philippe et Margot.

Pas de réponse.

– Nous venons voter, mais avant, j’aimerais vérifier si cette urne en bois est vide, et fermée avec deux cadenas différents, annonce Philippe.

Marcoup pâlit, regarde son voisin et lui dit :

– Tu sais où il y a des cadenas ?

– Non, d’habitude, on n’en met pas.

– Par hasard, j’en ai justement deux différents dans ma poche. Je veux bien vous les prêter jusqu’à ce soir, monsieur le maire, lui annonce Philippe en se dirigeant vers l’urne.

Il l’ouvre, puis regarde à l’intérieur.

– Et je retire aussi ces bulletins déjà raturés que vous avez sans doute oubliés, avant de fermer le couvercle. Voilà, c’est fait, maintenant cadenassez l’urne, s’il vous plait.

Vert de peur, Marcoup s’exécute.

– Je suis le premier votant de la journée. Je conserve donc jusqu’à ce soir les clés d’un cadenas, et je vous confie les clés du deuxième. Maintenant, je vous signale que votre bureau de vote n’est pas en règle. La loi oblige la présence de trois personnes, et non de deux, comme actuellement. Ma fille va donc se dévouer pour vous assister, et je me charge de lui trouver des remplaçants pour la suite de la journée. Avez-vous des observations à faire, ou voulez-vous d’autres précisions ?

– Je constate que vous n’êtes venus que pour nous emmerder, lui répond le premier magistrat de la commune.

– Vous êtes un impoli et un tricheur, monsieur le maire, poussez-vous et laissez-moi une place, lui lance aussitôt Margot, heureuse de montrer qu’elle n’est pas venue pour se laisser faire.

Philippe lui sourit, l’aide à s’asseoir, lui tend sa carte d’électeur et lui dit :

– Heureusement qu’il y a maintenant une jolie fille dans ce bureau. En les regardant, je comprends pourquoi les villageois rechignent à venir voter.

Margot lui tend une feuille sur laquelle sont imprimés les noms des candidats, ainsi qu’une enveloppe bleue, puis lui dit :

– Voulez-vous bien passer dans l’isoloir, s’il vous plait, monsieur.

Philippe s’exécute. Quelques instants plus tard, il en sort, glisse l’enveloppe dans la fente de l’urne, signe la feuille à l’emplacement indiqué par sa fille, puis s’en va, en lâchant :

– J’admire le tableau : une jolie fille qui travaille, encadrée par deux potiches immobiles. Au revoir messieurs, à tout à l’heure, ma fille.

Il sort, prend la direction de la ferme et entre. Toute l’équipe est là, à l’attendre.

– Alors ? lui demande Aurore.

– C’était comme avait dit le châtelain : pas de cadenas, des bulletins déjà mis dans l’urne, et à deux pour garder le bureau. J’ai remis tout en ordre, et Margot fait le travail. Avec elle, ils ne pourront pas ajouter les bulletins de ceux qui ne peuvent pas venir voter. Il faut maintenant que chacun fasse ce qui a été

prévu. S'il vous reste un peu de temps de libre, passez-le en spectateur dans le bureau de vote, cela énervera un peu plus ce tricheur qui ne doit pas nous porter dans son cœur.

*
* *

Les heures s'écoulent. Chacun fait son devoir et son travail. De nombreuses voitures font l'aller et retour entre la mairie et les habitations.

Les villageois viennent voter en masse.

Découragés devant cet afflux de votants, et l'impossibilité de faire la petite salade habituelle avec les bulletins de vote, le maire et ses amis abandonnent la tenue du bureau. C'est Philippe, ses gendres, et le jeune de la caravane qui se dévouent pour assurer la continuité jusqu'à la fin.

Il est dix-huit heures. Tous les candidats sont là pour le dépouillement, sauf le principal intéressé, le maire, celui qui a les clés du deuxième cadenas. Une dizaine de personnes leur tient compagnie.

Dix minutes passent dans l'attente, toujours pas de maire, ni de clés. Un de ses amis se décide enfin à se rendre chez lui. Il revient avec les clés, en annonçant que le maire est couché, malade. Cette annonce fait sourire les spectateurs.

Les cadenas sont retirés, les bulletins comptés. C'est bon, le nombre d'émargements correspond au nombre de bulletins. Le dépouillement commence. Un à un, les noms sont lus et cochés par les scrutateurs volontaires, puis les totaux sont faits. Le résultat est aussitôt proclamé : Aurore arrive en tête,

suivie de près par Philippe, Margot, Émilie, et toute l'équipe. Deux amis de Marcoup arrivent en dixième et onzième place, mais lui se retrouve en dernière position.

Les applaudissements crépitent. Philippe remercie toutes les personnes présentes et annonce que l'élection du maire se déroulera en public, le vendredi suivant, à dix-huit heures. Il les invite à assister à celle-ci, en précisant qu'elle sera suivie d'un vin d'honneur offert par Aurore.

Un peu surprise par cette annonce, Aurore ajoute :

– Vous avez fait le bon choix, vous méritez bien ce vin d'honneur.

De nouveaux applaudissements, puis la salle se vide, petit à petit.

Les feuilles de décompte sont signées par les scrutateurs, puis Philippe les emporte dans le bureau du secrétaire. Il décroche le téléphone, appelle la préfecture, annonce les résultats, raccroche, puis revient vers les élus qui attendent.

– Ma chérie a préparé d'excellentes galettes, et j'ai mis le champagne au frais. Nous vous attendons à la ferme pour arroser cette victoire.

Mal à l'aise, les deux amis de Marcoup se dirigent vers lui. Le premier lui tend la main et lui dit :

– Au revoir et félicitations, vous avez été les plus forts.

– Je crois que nous ne nous sommes pas bien compris, mes amis. Désormais, vous faites partie du conseil municipal au même titre que nous tous, et vous êtes également invités, lui répond Philippe.

– Merci, nous acceptons, et nous sommes heureux de l'apprendre.

*
* *

Une heure est presque passée, lorsque la fourgonnette de la gendarmerie s'arrête dans la cour. Bertrand et Thalès en descendent, puis ils viennent frapper à la porte. Aurore va ouvrir.

– Bonjour madame.

– Bonjour messieurs les gendarmes. Vous arrivez bien, il reste un peu de galette et du champagne.

– Je suis désolé, madame, nous sommes en service et n'avons pas beaucoup de temps devant nous. Nous ramassons les résultats de l'élection pour les porter à la préfecture, et nous avons déjà perdu beaucoup de temps chez le maire. Personne ne répondait, et lorsque nous avons enfin trouvé son ouvrier, celui-ci nous a dirigés vers vous. Avez-vous ces documents ?

Philippe arrive avec l'enveloppe cachetée.

– Je suppose que c'est ce que vous venez chercher, adjudant ?

– Effectivement, et à ce que je vois, vous êtes les vainqueurs. Toutes nos félicitations, Philippe, et je suppose que dans quelques jours, nous devons dire : « Monsieur le maire » ?

– Il n'y a encore rien de fait, mais même si c'est le cas, je préfère que vous continuiez à m'appeler Philippe.

– C'est entendu. Le capitaine va être content d'apprendre votre succès. Au revoir madame, au revoir Philippe.

Les gendarmes montent dans la fourgonnette et s'éloignent.

Petit à petit, la maison se vide. Aurore et Philippe se retrouvent enfin seuls.

– Tu as gagné, ma chérie, tu es arrivée la première. Je vais donc proposer que tu deviennes « Madame le maire de Marival », lui annonce Philippe.

– Elle s’approche, le regarde dans les yeux, l’embrasse, puis répond :

– Tu dois oublier que je sais lire dans tes pensées, mon pauvre chéri. Vendredi, j’annoncerai que je ne suis pas candidate, et je demanderai à tous les conseillers de voter pour toi. D’ailleurs, c’est ce qui était prévu et accepté par tous, dès le départ.

– Eh oui ! Je dois dire adieu à la tranquillité.

De nouvelles embrassades, puis ils se mettent à table.

*
* * *

Les jours passent. Pivert a repris tous les documents en instance, et remis de l’ordre dans ce que Marcoup avait entassé. Le nouveau maire pourra compter sur lui.

Mercredi, il est venu rendre visite à Philippe pour lui soumettre quelques suggestions, avant de se faire soigner par Aurore.

*
* * *

Le vendredi soir, comme annoncé par José, le nouvel appariteur bénévole, tous les habitants étaient invités à assister à l’élection du maire.

De nombreux Marivalois se sont déplacés, et s'entassent dans l'ancienne classe. Derrière une table recouverte d'un tapis vert, les élus sont assis. José, le plus âgé des conseillers, se lève et ouvre la séance. Il annonce l'ouverture du premier conseil de cette municipalité, puis propose de passer à l'élection du maire. Il fait passer de petits papiers blancs à ses collègues, puis s'adressant à Aurore, il lui dit :

– Madame, vous êtes arrivée première au résultat de l'élection. Il est logique que la fonction de maire vous revienne. L'acceptez-vous ?

– Je te remercie, José, mais je tiens à consacrer tout mon temps aux malades et nécessiteux de notre région, c'est pourquoi je décline ton offre. Par contre, je propose à tous les élus de désigner la personne qui, au début de cette aventure, ne voulait pas se présenter aux élections, juste pour continuer à poursuivre sa petite vie tranquille de retraité. Bien sûr, je veux parler de...

– Philippe ! lancent tous les conseillers.

La foule applaudit, puis scande :

– Phi... lippe ! Phi... lippe ! Phi... lippe !

Aurore se retourne vers lui et lui dit :

– Mon chéri, je te fais remarquer que je n'ai pas prononcé ton prénom.

– Voyons, mesdames et messieurs, faites le silence, s'il vous plait ! L'élection doit se faire dans le calme, et à bulletin secret, reprend José.

Un à un, les conseillers passent dans le couloir pour inscrire le prénom de leur préféré, sur le papier, puis ils reviennent et le déposent dans l'urne ouverte.

Lorsque le vote est terminé, José retire les bulletins et les fait lire par Margot, la plus jeune conseillère.

Les dix premiers papiers sortis portent le prénom : « Philippe ». Lorsqu'elle arrive au dernier, Margot se tourne vers son père, attend quelques instants, puis dit :

– Mesdames et messieurs, nous venons de mettre à la tête de notre commune un homme qui ne sait pas écrire... Il a mis un bulletin blanc.

Ces dernières paroles font rire l'assemblée, puis des applaudissements nourris se font entendre.

La réunion se poursuit dans une excellente ambiance, avec l'élection de deux adjoints et la composition des diverses commissions municipales.

À la fin, tous sont invités à se rendre dans la grande salle de la ferme pour déguster la galette et quelques coupes de champagne.

III

Les mois passent. Sous l'impulsion de Philippe, le village change à vue d'œil. Les projets ne manquent pas et les réalisations suivent rapidement.

Avec les réunions des différentes commissions, celles du conseil, les entretiens avec le préfet, les démarches auprès des administrations, les réunions de chantier, sans oublier les impitoyables appels téléphoniques, en pleine nuit, pour des animaux qui divaguent sur la route, la petite vie tranquille du retraité Philippe s'est transformée. Jean et José ont la nostalgie de leurs parties de cartes régulières, Émilie, Margot, et leur mari doivent de plus en plus s'occuper de leur progéniture, Aurore voit de moins en moins son compagnon, mais tous oublient ces petits problèmes pour soutenir Philippe.

IV

Les excellentes relations de Philippe sont intervenues pour lui faire obtenir la faveur exceptionnelle de rouvrir une classe fermée, même si la fermeture résultait d'une demande de la précédente municipalité.

Une partie de la population s'est mobilisée pour rénover l'appartement affecté à Flore, une jeune institutrice de vingt-neuf ans qui a emménagé fin août.

*
* *
* *

Dès le premier jour de la rentrée, la classe est remplie par les enfants du village. Les parents, heureux de ne plus voir leur progéniture perdre son temps dans les cars scolaires, sont venus souhaiter la bienvenue à cette jeune demoiselle, pleine de charme et de dynamisme.

Les semaines passent. Tout serait parfait, si certains ne faisaient courir des bruits sur le choix de

l'institutrice, et sur le temps passé par celle-ci, avec le maire, en tête-à tête dans son bureau.

Mis au courant par Aurore, via ses filles, Philippe a vite fait de balayer ces insinuations mensongères. Le choix de Flore, dans lequel il n'a pas eu à intervenir, a été fait par le rectorat, et le temps passé avec elle a servi à étudier deux cas sociaux d'élèves, plus des projets de fêtes et d'animations. Néanmoins, pour éviter toute nouvelle attaque de ces anonymes médisants, il invite désormais un membre du conseil municipal à chacun de ces entretiens.

V

Deux mois passent. Les ragots cessent.

Il est 15h32 lorsque le portable de Philippe vibre.

– Monsieur le maire, venez vite, il y a le feu dans les poubelles de l'école, lui annonce Flore, affolée.

Attablé avec ses amis joueurs, sans répondre, il se dresse aussitôt et lance à Jean :

– Il y a le feu à l'école, préviens les pompiers, j'y vais.

Il court vers son véhicule, monte, et s'éloigne à vive allure. Arrivé sur place, il pousse un soupir en constatant que l'institutrice a eu la présence d'esprit de faire sortir les enfants de la classe. Ils sont tous à ses côtés, sous le préau, au fond de la cour, mais ils ne peuvent sortir car le local à poubelles est implanté juste à côté de la porte d'entrée. Le feu continue sa propagation. Le local à poubelles est complètement détruit et la charpente du toit de l'école commence à brûler.

Philippe pénètre dans la mairie, actionne la sirène, sort, monte dans son 4X4, fait le tour de la clôture grillagée de l'école, s'arrête face à elle, près du préau, puis avance lentement. Le grillage se couche sous la

poussée du véhicule, puis le 4x4 recule. Philippe descend, court vers les enfants et Flore, puis les aide à sortir par le passage qu'il vient de créer.

Les premiers villageois alertés par la sirène arrivent avec des seaux, les remplissent dans le bac de la vieille fontaine, puis arrosent la base des flammes. Les « Pin-pon ! » du camion des pompiers se font entendre au loin. Il arrive de Champy. L'avertisseur de la gendarmerie se joint à eux.

De plus en plus de seaux se déversent sur le feu, mais l'eau de ceux-ci ne peut atteindre le toit de l'école. Maintenant, il est la proie des flammes. La rapidité de déploiement du matériel arrivé sur place, la quantité d'eau envoyée, et la puissance du jet ne peuvent sauver la toiture. Elle s'effondre au bout de quelques minutes, dans un fracas assourdissant. Les pompiers continuent d'arroser, mais il n'y a plus aucun espoir, tout est détruit, l'école et le logement. C'est la désolation totale. Les enfants ont rejoint leurs parents, les larmes coulent sur de nombreux visages. Tous regardent avec effroi les restes de leur école dans laquelle ils avaient mis tant d'espoirs. Sur un banc, prostrée, tenant encore deux enfants contre elle, Flore est immobile, en pleurs. Lorsque Aurore arrive sur place, elle se dirige vers eux, prend Flore dans ses bras, la console, puis la fait monter avec les enfants dans le 4x4. Philippe, à son tour, s'approche du véhicule.

– Emmène-les, et occupe-toi d'eux, je reste ici avec les pompiers et les gendarmes, lui dit-il.

*

* *

Le feu est presque circonscrit. Philippe monte sur un seau retourné, regarde la foule et annonce :

– Mes amis, ce n'est pas un incendie qui va nous empêcher d'avoir notre école. Je vous invite à me suivre à la ferme. Nous allons y installer une classe provisoire, et dès demain, elle sera ouverte à nos petits.

Les applaudissements fusent. Encore quelques minutes de discussion avec les pompiers et les gendarmes, puis Philippe se dirige vers sa ferme, accompagné par les villageois.

*
* *
* *

Trois heures plus tard, la grande salle de jeux de la ferme est entièrement transformée en une charmante petite salle de classe. Les enfants ont déjà choisi leur place, et il faut l'arrivée des gendarmes, qui désirent rencontrer le maire, pour rappeler à tous les villageois qu'il est l'heure de rentrer.

Pendant ce temps, Flore, qui a tout perdu dans cet incendie, sur l'offre de Margot avec qui elle avait sympathisé dès son arrivée, s'installe dans un tout petit pavillon indépendant construit à une centaine de mètres de sa ferme. Des vêtements de remplacement lui sont également offerts par son amie, de corpulence similaire.

Philippe entraîne l'adjudant Bertrand et le brigadier Thalès dans son bureau, puis leur demande :

– Avez-vous trouvé quelque chose ?

– Aucun doute, c'est un acte criminel. Nous avons relevé sur le mur de l'école, côté logement, une

inscription faite à la craie blanche, lui répond Bertrand.

– Et c’était écrit ?

– « J’aurai ta peau ».

– Oui, mais la peau de qui ? La mienne, ou celle de l’institutrice ?

– C’est ce que nous devons trouver. En attendant la scientifique, qui ne sera là que demain, nous avons établi un périmètre d’accès interdit. Personne ne doit y pénétrer, et je vous serais reconnaissant de bien vouloir surveiller, de temps en temps.

– J’irai y faire un tour tout à l’heure, et je demanderai à Olivier de surveiller depuis sa fenêtre.

– C’est vrai qu’il habite juste en face. Nous irons aussi le voir demain pour lui demander s’il n’a pas, par hasard, vu quelqu’un écrire ce texte sur le mur.

– Tel que je le connais, s’il avait vu quelqu’un le faire, je suis certain qu’il lui serait tombé dessus. Il a horreur de ces gens qui ne respectent pas le bien d’autrui. Mais vous avez raison, même s’il n’a vu personne, il a peut-être sa petite idée sur la question. De toute façon, dès demain matin, je ferai une tournée dans toutes les familles pour discuter de cette affaire et tenter d’obtenir quelques indices. On ne sait jamais. Quelqu’un a peut-être vu quelque chose qui pourrait nous mettre sur une piste.

L’adjudant le regarde, sourit, puis lui dit :

– Nous mettre sur une piste ? Alors comme cela, vous reprenez du service ?

– J’ai trop longtemps pratiqué ce métier pour rester inactif, mais rassurez-vous, je vais tout faire pour vous aider, en tant que maire, mais cela n’ira pas plus loin. Je vous laisserai faire votre travail.